



HAL
open science

Alfieri, un homme de lettres entre réformes et Révolution

Christian Del Vento

► **To cite this version:**

Christian Del Vento. Alfieri, un homme de lettres entre réformes et Révolution. Laboratoire italien. Politique et société, 2009, 9, pp.109-134. 10.4000/laboratoireitalien.549 . hal-03914721

HAL Id: hal-03914721

<https://hal.science/hal-03914721>

Submitted on 28 Dec 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License

Christian Del Vento

Alfieri, un homme de lettres entre réformes et Révolution

Avertissement

Le contenu de ce site relève de la législation française sur la propriété intellectuelle et est la propriété exclusive de l'éditeur.

Les œuvres figurant sur ce site peuvent être consultées et reproduites sur un support papier ou numérique sous réserve qu'elles soient strictement réservées à un usage soit personnel, soit scientifique ou pédagogique excluant toute exploitation commerciale. La reproduction devra obligatoirement mentionner l'éditeur, le nom de la revue, l'auteur et la référence du document.

Toute autre reproduction est interdite sauf accord préalable de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France.

revues.org

Revues.org est un portail de revues en sciences humaines et sociales développé par le Cléo, Centre pour l'édition électronique ouverte (CNRS, EHESS, UP, UAPV).

Référence électronique

Christian Del Vento, « Alfieri, un homme de lettres entre réformes et Révolution », *Laboratoire italien* [En ligne], 9 | 2009, mis en ligne le 06 février 2012, consulté le 22 octobre 2012. URL : <http://laboratoireitalien.revues.org/549> ; DOI : 10.4000/laboratoireitalien.549

Éditeur : ENS Éditions

<http://laboratoireitalien.revues.org>

<http://www.revues.org>

Document accessible en ligne sur : <http://laboratoireitalien.revues.org/549>

Ce document est le fac-similé de l'édition papier.

© ENS Éditions

Alfieri, un homme de lettres entre réformes et Révolution

Christian Del Vento

Université Stendhal-Grenoble / EA 611 GERCI

La figure de Vittorio Alfieri (1749-1803) est associée depuis longtemps à celle de l'écrivain *misogallico* dont la « haine » pour la France aurait été nourrie par la rancœur née des injustices subies pendant la Révolution. Néanmoins, cette réputation sulfureuse, qui n'est sans doute pas étrangère aux revers qu'a connus la fortune critique d'Alfieri dans l'hexagone, s'est établie relativement tard, pas avant la fin du XIX^e siècle. L'occupation de Tunis, en 1881, puis la guerre commerciale qui s'ouvrit avec l'instauration du tarif douanier de 1887 exacerbèrent les relations entre les deux pays et jetèrent la toute nouvelle nation italienne dans les bras des « empires centraux », l'Allemagne et l'Autriche, avec qui l'Italie donna naissance à la Triple Alliance. Les différends politiques et économiques qui éclatèrent au grand jour et culminèrent en août 1893 avec le massacre d'Aigues-Mortes se nourrirent aussi du *misogallismo* d'Alfieri. L'écrivain piémontais commença alors sa « descente aux enfers ». Les nationalistes en firent un précurseur de leur théorie politique réactionnaire : celui qui, le premier, avait dénoncé les leurres de la Révolution, devint la première victime de la politique de rapine de la France qu'il avait osé pointer du doigt. Ainsi, le contentieux entre les deux pays se nourrit aussi d'une nouvelle revendication italienne qui portait, cette fois-ci, sur les livres et les manuscrits du poète dont avait hérité – tout à fait légalement, du reste – la ville de Montpellier, en 1824¹. Dès 1901, à

1 Sur les livres et les manuscrits d'Alfieri conservés à la médiathèque centrale d'agglomération Émile-Zola de Montpellier, voir les travaux de G. MAZZATINTI, « Le

la veille du premier centenaire de la mort d'Alfieri, la ville d'Asti sollicitait officiellement la ville de Montpellier, afin que celle-ci lui rétrocédât livres et manuscrits d'Alfieri; en vain, puisque cette dernière opposa un refus poli mais ferme². En avril 1923, comme gage de l'entente retrouvée lors de la Première Guerre mondiale, la ville de Montpellier fut obligée par le gouvernement français de céder une partie du précieux legs à la ville natale d'Alfieri, Asti³. Comme ce fut le cas avec Ugo Foscolo, néanmoins, la critique la plus proche du régime fasciste s'appropriâ l'œuvre et la figure d'Alfieri. Un décret de novembre 1937 instituait ainsi le Centro nazionale di studi alfieriani, chargé de préserver et de divulguer l'œuvre et la mémoire d'Alfieri. En réalité, les finalités politiques se mêlaient aux propos affichés de diffusion et promotion des études sur l'écrivain astésan et le Centro fut une véritable caisse de résonance de la propagande fasciste (comme en témoigne un petit ouvrage d'occasion paru en 1939)⁴. Alfieri devint un peu plus l'icône du nationalisme italien et de l'agressivité idéologique de ce dernier. Du moins, c'est ainsi qu'il fut perçu après la guerre, aussi bien en Italie qu'en France où, une fois achevé ce véritable monument élevé à la gloire d'Alfieri qu'est la biographie en huit volumes rédigée par Paul Sirven (1934-1950)⁵, tout intérêt pour cet auteur s'essouffla. Les travaux de Jacques Joly, dans les années

carte alfieriane di Montpellier», *Giornale storico della letteratura italiana*, III, 1884, p. 27-61 et 336-385; IV, 1884, p. 38-39 et 129-161, et *Id.*, «Ancora delle carte alfieriane di Montpellier», *Giornale storico della letteratura italiana*, IX, 1887, p. 49-80, et maintenant l'intervention de C. DOMENICI, «Il fondo Alfieri nella Biblioteca municipale centrale di Montpellier», in *Alfieri beyond Italy*. Atti del convegno internazionale di studi (Madison, Wisconsin, 27-28 septembre 2002), S. Buccini (dir.), Alessandria, Edizioni dell'Orso, 2004, p. 117-141.

2 N. GABIANI, *La biblioteca di Vittorio Alfieri in Montpellier*, Turin, Tip. della Gazzetta del popolo, 1902 (extr. de la *Gazzetta del popolo di Torino*, n^{os} 344, 351 et 360 du 12, 19 et 29 décembre 1901).

3 Pour plus de précisions sur les vicissitudes des livres et des papiers d'Alfieri et afin d'apprécier la coloration nationaliste prise par les négociations entre l'Italie et la France au regard de leur « restitution » à la ville d'Asti, où Alfieri était né en 1749, voir A. BAROLO, «Le carte alfieriane di Montpellier ad Asti», *Convivium*, VIII, 1936, 6, p. 613-696, notamment p. 613-671.

4 C. CALCATERRA, *Vittorio Alfieri nell'Italia nuova*, Asti, Casa Alfieri, 1939. Sur la politique culturelle du régime fasciste, le rôle des centres de culture dans les années 1930 et le Centro nazionale di studi alfieriani, voir G. BELARDELLI, *Il ventennio degli intellettuali : cultura, politica, ideologia nell'Italia fascista*, Rome-Bari, Laterza, 2005, p. 36-85, notamment p. 41.

5 P. SIRVEN, *Vittorio Alfieri*, Paris, Droz (puis Boivin & C. ie), 1934-1951, 8 vol.

1970⁶, et ceux de Michel Orcel, dans les années 1980⁷, sont demeurés autant d'épisodes isolés jusqu'au regain d'intérêt qui a accompagné les célébrations pour le bicentenaire⁸.

Si Alfieri put devenir le héraut du nationalisme italien et apparaître comme tel également en France, il le fut sans doute à cause des récriminations antifrançaises de ses dernières années de vie qui prirent la forme d'un pamphlet acrimonieux auquel il donna le titre de *Misogallo* (le « Gallophobe »)⁹. Publié seulement plusieurs années après la mort de l'écrivain, en 1814, le *Misogallo* apparut aux contemporains ancré dans la propagande antirévolutionnaire. Alors que Foscolo n'y vit que

- 6 Voir, au moins, J. JOLY, *Le Désir et l'utopie. Études sur le théâtre d'Alfieri et de Goldoni*, Clermont-Ferrand, Faculté de lettres, 1978.
- 7 Voir le recueil de M. ORCEL, *Langue mortelle. Études sur la poétique du premier romantisme italien : Alfieri, Foscolo, Leopardi*, J. Starobinski (préf.), Paris, L'Alphée, 1987, et la réimpression de la vieille traduction de la *Vie* faite par Antoine de Latour, revue et corrigée (V. ALFIERI, *Ma vie*, A. de Latour (trad.), M. Orcel (éd.), Paris, G. Lebovici, 1989).
- 8 Les célébrations pour le bicentenaire de la mort ont vu un regain d'intérêt pour Alfieri en France, dont témoigne son inscription au programme de l'agrégation d'italien en 2003-2004 et 2004-2005. Voir, au moins, les actes des colloques et journées d'études qui ont eu lieu à cette occasion : *Vittorio Alfieri et la culture française*, P.-C. Buffaria (dir.), numéro monographique de la *Revue des études italiennes*, n. s., L, 2004, 1-2 ; *Vittorio Alfieri : drammaturgia e autobiografia*. Atti della giornata di studi (4 février 2005), P.-C. Buffaria et P. Grossi (dir.), Paris, Institut culturel italien, 2004 ; *Présence de Vittorio Alfieri à Montpellier*, M. Carminati et S. Favaliere (dir.), Hambourg, Dobu Verlag, 2008 ; et le catalogue de l'exposition *Quand Alfieri écrivait en français. Vittorio Alfieri et la culture française* (Paris, Bibliothèque Mazarine, 21 novembre-19 décembre 2003), C. Del Vento et G. Santato (dir.), Paris, Bibliothèque Mazarine, 2003.
- 9 Sur le *Misogallo*, outre l'édition fondamentale établie par Clemente Mazzotta (in V. ALFIERI, *Opere*, vol. V, *Scritti politici e morali*, t. 3, C. Mazzotta (éd.), Asti, Casa d'Alfieri, 1984, p. 191-417), voir au moins : C. MAZZOTTA, « Vittorio Alfieri e la passione controrivoluzionaria », in *Rivista italiana di studi napoleonici*, XXIX, 1992, p. 231-255, ainsi que les fiches qu'il lui a consacrées in *Il poeta e il tempo. La Biblioteca Laurenziana per Vittorio Alfieri*, C. Domenici, P. Luciani, R. Turchi (dir.), Florence, Biblioteca Medicea Laurenziana, 2003, p. 235-247 ; V. MASIELLO, « La falsa libertà : "Il Misogallo" e il suo problema », *Belfagor*, XXXIX, 1984, 3, p. 253-273, qui reprend *Id.*, « Ragione e senso di un libello controrivoluzionario : il "Misogallo" », in *Vittorio Alfieri e la cultura piemontese fra illuminismo e rivoluzione*. Atti del convegno internazionale di studi in memoria di Carlo Palmisano (San Salvatore Monferrato, 22-24 septembre 1983), G. Ioli (dir.), Turin, Bona, 1985, p. 257-273 ; S. CALABRESE, *Una giornata alfieriana : caricature della rivoluzione francese*, Bologne, Il Mulino, 1989 ; D. GORRET, *Il poeta e i mille tiranni. Per una rilettura critica del "Misogallo" di Vittorio Alfieri*, Salerne, Laveglia, 1991 ; A. FABRIZI, « Il Misogallo », in *Letteratura italiana*, A. Asor Rosa (dir.), *Dizionario delle Opere*, vol. II, Turin, Einaudi, 2000, p. 64-65 ; P. LUCIANI, *L'autore temerario. Studi su Vittorio Alfieri*, Florence, Società editrice fiorentina, 2005.

de la « rage impuissante et exhalée par des sarcasmes »¹⁰ et que Manzoni se félicita pour sa part de l'insuccès de l'ouvrage en pointant du doigt la conception des haines nationales qui le sous-tendait¹¹, pour Stendhal le ressentiment personnel avait réveillé dans le *Misogallo* des préjugés aristocratiques jamais éteints :

[...] après avoir écrit le livre forcené de *La Tirannide*, le hasard l'amène sur le champ de bataille où un peuple rempli de nobles sentiments, et enthousiaste de toutes les vertus, cherche à conquérir sa liberté. On s'attend qu'il va partager l'ivresse de toutes les âmes généreuses : rien moins que cela : dans ce moment décisif pour son caractère, n'étant plus offensé par la majesté du trône le *noble* l'emporte, et Alfieri n'est plus qu'un *ultra*. Son mépris, ou plutôt sa haine masquée en mépris, pour la nation héroïque qui vient de dévoiler son cœur, ne trouve pas de termes assez forts. De ce moment il hait encore plus la France et les Français que les rois. Quand même ce pays fût parvenu à se donner la liberté, il eût encore écrit le *Misogallo*.¹²

C'est bien dans le jugement de Stendhal que l'on retrouve l'origine des interprétations qui, depuis deux siècles, s'interrogent sur le prétendu antidémocratisme d'Alfieri. Dans son *Cours de littérature française*, Villemain écrivit ainsi qu'Alfieri « était né noble », qu'« il avait, et il garda toute sa vie les préjugés et l'orgueil de sa naissance », qu'« il fut démocrate, mais démocrate féodal »¹³. On est ainsi parvenu dans les années 1970 au jugement de Giulio Bollati, selon qui chez Alfieri la haine des tyrans et son *misogallisme* ne seraient que le fruit d'une « révolte nobiliaire personnelle »¹⁴.

Tel est le cœur du problème : derrière une attitude que l'on veut ambiguë, fut-il un pourfendeur ou plutôt un thuriféraire de la Révo-

10 U. FOSCOLO, « Saggio sulla letteratura contemporanea in Italia » (1818), in *Id., Edizione nazionale delle opere*, vol. XI, t. 2, *Saggi di letteratura italiana*, C. Foligno (éd.), Florence, Le Monnier, 1958, p. 519.

11 Voir A. MANZONI, *Lettre à M. C.*** sur l'unité de temps et de lieu dans la tragédie* [1820], U. Colombo (éd.), Azzate, Ed. Otto-Novecento, 1995, p. 152 : « Le *Misogallo* a paru, et la voix d'Alfieri, sa voix sortant du tombeau, n'a point eu d'éclat en Italie, parce qu'une voix plus puissante s'élevait, dans tous les cœurs, contre un ressentiment qui aspirait à fonder le patriotisme sur la haine. »

12 STENDHAL, *Voyage en Italie*, V. Del Litto (éd.), Paris, Gallimard (La Pléiade), 1973, p. 89-95, notamment p. 91.

13 A. F. VILLEMMAIN, *Cours de Littérature française. Tableau du dix-huitième siècle. Deuxième partie*, Paris, Pinchon et Didier Éditeurs, 1828, p. 10.

14 G. BOLLATI, « Vittorio Alfieri », in *L'Albero della rivoluzione. Le interpretazioni della rivoluzione francese*, B. Bongiovanni et L. Guerci (dir.), Turin, Einaudi, 1989, p. 7-12.

lution ? Fut-il un utopiste trahi par la réalisation de son utopie ? Fut-il davantage homme de lettres ou écrivain politique ? Ses idéaux politiques furent-ils davantage au service de son activité littéraire qu'à celui du progrès, de l'égalité et de la justice pour une humanité opprimée ?

Les thèses se sont succédées au fil des décennies. Pour se borner au siècle qui vient de se clore, il conviendra d'évoquer cinq interprétations principales, telles que les a circonscrites Arnaldo Di Benedetto¹⁵ :

– d'abord, celle d'Ernesto Masi¹⁶ et Giovanni Mestica¹⁷, selon laquelle la parabole d'Alfieri se résumerait dans son passage du républicanisme radical de la jeunesse à l'évocation d'une monarchie constitutionnelle de type anglais dans ses dernières années.

– deuxièmement, celle de Benedetto Croce¹⁸, qui fut reprise par Mario Fubini¹⁹ et Luigi Russo²⁰. Selon ce courant critique, Alfieri n'aurait pas eu un véritable système de pensée ou une orientation politique précise. Son désir de liberté et sa haine pour la tyrannie n'auraient jamais abouti à des choix clairs et définis. Cette position connut un certain succès puisqu'elle fut reprise par Gaudence Megaro²¹ et, partiellement, par Pietro Gobetti²² lorsqu'il déclarait qu'Alfieri n'avait pas un programme politique précis. Néanmoins, Gobetti crut pouvoir percevoir dans la pensée d'Alfieri une forme de libéralisme « immanentiste ».

– troisièmement, l'interprétation d'Umberto Calosso²³. Calosso proposa une interprétation anarchiste du sentiment politique d'Alfieri,

15 A. DI BENEDETTO, « La "Repubblica" di Vittorio Alfieri », *Studi italiani*, X, 1998, p. 53-78 (puis in *Id.*, *Dal tramonto dei lumi al romanticismo*, Modène, Mucchi, 2001, p. 75-118), auquel je renvoie également pour un cadre plus détaillé de l'histoire des lectures d'Alfieri proposées par la critique littéraire.

16 E. MASI, *Il pensiero politico di Vittorio Alfieri*, Florence, Barbèra, 1896.

17 G. MESTICA, « La politica nell'opera letteraria di Vittorio Alfieri », in *Nuova Antologia*, XXXII, 1897, 1^{er} juillet, p. 121-146 (puis in V. ALFIERI, *Prose e poesie*, Milan, Hoepli, 1898).

18 B. CROCE, « Alfieri » (1917), in *Id.*, *Poesia e non poesia*, Bari, Laterza, 1923, p. 1-14.

19 M. FUBINI, *Vittorio Alfieri. Il pensiero – La tragedia*, Florence, Sansoni, 1937.

20 L. RUSSO, « L'Alfieri politico » (1946), in *Id.*, *Ritratti e disegni storici. Serie Terza, Dall'Alfieri al Leopardi*, Bari, Laterza, 1963, p. 73-118.

21 G. MEGARO, *Vittorio Alfieri, Forerunner of Italian Nationalism* (1930), New York, Columbia University Press, 1971.

22 P. GOBETTI, *La filosofia politica di Vittorio Alfieri*, Pignerol, Pittavino, 1923 (voir maintenant la réimpression éditée par D. Gorret, Ripatransone, Sestante, 1995).

23 U. CALOSSO, *L'anarchia di Vittorio Alfieri*, Bari, Laterza, 1924.

dont le caractère originaire serait l'intolérance pour toute forme de gouvernement. Cette thèse fut reprise par Luigi Salvatorelli dans son ouvrage classique sur la pensée politique italienne aux XVIII^e et XIX^e siècles²⁴. Le célèbre historien parla à propos d'Alfieri de «tendances presque anarchiques à la liberté individuelle»²⁵. On pourrait néanmoins objecter que cette interprétation «anarchiste» d'Alfieri ne trouve pas de fondement dans ses ouvrages, parce que s'il y a un point sur lequel Alfieri n'a jamais été ambigu, c'est bel et bien la suprématie absolue des lois.

– ensuite, la position de ceux qui, comme Natalino Sapegno²⁶, estiment qu'Alfieri fut toujours un réactionnaire, mettant en évidence l'aspect antidémocratique et nationaliste de ses écrits²⁷. À cette position, on peut objecter qu'elle épouse l'interprétation nationaliste et fasciste d'Alfieri en se bornant à changer l'orientation de ce jugement.

– enfin, plus récemment, Guido Santato a proposé une nouvelle interprétation selon laquelle, après la déception que fut pour lui la Révolution, Alfieri aurait récupéré le modèle du despotisme éclairé qu'il avait auparavant largement contribué à pourfendre²⁸.

Pour comprendre la position d'Alfieri qui culmina dans le grotesque agrégat de différents genres littéraires qu'est le *Misogallo*, il ne sera pas inutile de revenir à sa jeunesse et d'analyser un certain nombre d'éléments.

D'abord son origine : l'écrivain naquit au sein d'une des familles les plus en vue du royaume de Sardaigne, ce qui renforce le choix qu'il fit de renoncer, en 1778, à ses biens féodaux et explique l'écho que suscita cette décision. Les Alfieri faisaient partie du premier rang de l'aristocratie piémontaise. Parmi les parents les plus proches, le cousin de son

24 L. SALVATORELLI, *Il pensiero politico italiano dal 1700 al 1870* (1935), Turin, Einaudi, 1975, p. 97.

25 *Ibid.*, p. 97

26 N. SAPEGNO, «Alfieri politico», in *Id.*, *Ritratto del Manzoni e altri saggi*, Bari, Laterza, 1949, p. 21-39.

27 A. PASSERRIN D'ENTRÈVES, «Il patriottismo dell'Alfieri», in *Studi in memoria di Gioele Solari dei discepoli*, Turin, Edizioni Ramella (Pubblicazioni dell'Istituto di scienze politiche dell'Università di Torino 1), 1954, p. 327-257 (puis in *Id.*, *Dante politico e altri saggi*, Turin, Einaudi, 1955).

28 G. SANTATO, *Lo Stile e l'idea. Elaborazione dei trattati alfieriani*, Milan, Franco Angeli 1994, et *Id.*, *Tra mito e palinodia*, Modène, Mucchi (Centro nazionale di studi alfieriani. Studi e documenti, n. s. 2), 1999, notamment le chapitre «“Se filogallo io fui, mel reco a scorno”. Palinodie alfieriane», p. 177-257.

père, Benedetto, était devenu, après une carrière honorable à Paris, premier architecte du roi, alors que son oncle, Pellegrino, nommé tuteur du jeune Vittorio après la mort du père, fut l'un des premiers grands commis du royaume : d'abord gouverneur de la ville de Coni, puis vice-roi de Sardaigne. La mère, Monique Maillard de Tournon, était la descendante d'une des familles les plus anciennes de l'aristocratie savoyarde. Le beau-frère, Giacinto Canalis de Cumiana, fut un des courtisans les plus influents de la cour de Turin.

Le deuxième aspect dont il faut tenir compte est lié à sa formation qui fut celle d'un aristocrate de son temps. C'est ainsi qu'Alfieri fréquenta l'Accademia de Turin, un des établissements de formation de l'aristocratie européenne les plus réputés de l'époque²⁹. Alfieri y côtoie de jeunes nobles provenant de toute l'Europe, notamment d'Angleterre, d'Allemagne et de Russie, et leurs précepteurs, comme le célèbre John Tuberville Needham qui allait l'accompagner, en 1766, dans son tour à travers l'Italie³⁰. À Turin, dans les années 1760, œuvraient aussi deux importants personnages, Honoré-Auguste Sabatier de Cabre, secrétaire de l'ambassade de France et grand maître de la loge Saint-Jean la Mystérieuse, où Alfieri fut vraisemblablement initié à la franc-maçonnerie³¹, et Louis Dutens, alors secrétaire de l'ambassade d'Angleterre, qui se trouvait au centre d'une liaison dangereuse entre Alfieri et la marquise Gabriella Falletti di Villafalletto, femme du célèbre libertin Ercole Turinetti di Prié. L'un et l'autre s'attachaient à diffuser parmi la jeune aristocratie turinoise non seulement les Lumières mais aussi la littérature « philosophique » la plus radicale³².

29 Voir P. BIANCHI, « Quel fortunato e libero paese ». L'Accademia Reale e i primi contatti del giovane Alfieri con il mondo inglese », in *Alfieri e il suo tempo*. Atti del Convegno internazionale (Turin et Asti, 29 novembre-1^{er} décembre 2001), M. Ceruti, M. Corsi, B. Danna (dir.), Florence, Olschki, 2003, p. 89-112.

30 A. MERLOTTI, « Compagni de' giovenili errori ». Gli amici di Alfieri fra Accademia reale e Società des Sansguignon (1772-1778) », in *Vittorio Alfieri aristocratico ribelle (1749-1803)*, R. Maggio Serra, F. Mazzocca, C. Sisi et C. Spantigati (dir.), Milan, Electa, 2003, p. 153.

31 Voir *ibid.*, p. 155, P. MARUZZI, « Notizie e documenti sui Liberi Muratori in Torino nel secolo XVIII », *Bollettino storico-bibliografico subalpino*, XXX, 1928, p. 115-213 (1749-1803) ; XXXI, 1929, p. 33-100 ; XXXII, 1930, p. 241-308, et P. SIRVEN, *Vittorio Alfieri, op. cit.*, vol. I, p. 123-134.

32 Sur le rôle du marquis de Prié « colporteur » de la littérature prohibée dans la Turin des années 1770, voir les pages que lui consacrent G. RICUPERATI, « Vittorio Alfieri, società e stato sabardo : fra appartenenza e distanza », in *Alfieri e il suo tempo*,

Le troisième aspect concerne sa carrière. Alfieri est promis, comme ses ancêtres, à une brillante carrière aux plus hauts niveaux de l'administration piémontaise, notamment dans la diplomatie. C'est dans le but de parfaire sa formation et de se préparer à cette carrière qu'en 1766 Alfieri entreprit une longue série de voyages d'abord à travers la péninsule, puis en Europe, voyages dans lesquels il pouvait s'appuyer sur les réseaux des ambassadeurs piémontais et des autres états européens (c'est le cas du marquis Caraccioli à Paris) qui l'introduisent dans les cours et la haute société des pays visités³³. Alfieri put se prévaloir également des connaissances faites lors de son passage à l'Accademia de Turin et, vraisemblablement, du réseau franc-maçon. Néanmoins, pendant son deuxième séjour à Londres, en 1771, Alfieri fut le protagoniste d'un scandale retentissant, qui aura un vaste écho dans tout le continent. Le jeune Alfieri tomba amoureux de Penelope Pitt Ligonier, fille du diplomate et homme politique George Pitt of Stratfielsaye, ancien plénipotentiaire anglais à Turin (1761-1768)³⁴, et femme du puissant lord Edward Ligonier. Cependant, la liaison fut vite découverte et Alfieri se battit en duel avec lord Ligonier qui, par la suite, l'impliqua dans le procès pour adultère contre sa femme³⁵. En Angleterre, l'histoire donna lieu à une espèce de satire de mœurs, *The*

op. cit., p. 3-45, notamment p. 29-33, et A. MERLOTTI, « Il caso Dunand : vitalità e insidie della sociabilità nella Torino di Alfieri (1772-1777) », *ibid.*, p. 131-177, notamment p. 152-154. Antoine Sabatier de Castres (*Correspondance littéraire ou lettres critiques et impartiales sur la littérature française du XVIII^e siècle et sur les trois siècles de Mr. l'abbé Sabatier*, Londres, Aux dépenses de la Compagnie, 1780, p. 1) qui l'avait connu par l'intermédiaire de Louis Dutens (voir ses *Mémoires d'un voyageur qui se repose, par M. D.*, Paris, Bossange-Masson-Besson, 1806, vol. I, p. 153 et suiv.), le décrit comme « un seigneur de la Cour de Turin connu par son goût pour les arts et les sciences ainsi que par les bienfaits qu'il a répandus sur les artistes et les gens de lettres de tous les pays qui ont été à portée d'être connus ».

33 Voir A. DI BENEDETTO, « Alfieri fuori di casa », *Critica letteraria*, XXXII, 2004, 4, p. 661-681.

34 Voir l'entrée que lui consacrent G. F. R. Barker et R. D. E. Eagles dans l'*Oxford Dictionary of National Biography*, Oxford, Oxford University Press, 2004.

35 Sur l'affaire, voir au moins E. R. VINCENT, « L'amore londinese di Vittorio Alfieri », *Rassegna della letteratura italiana*, s. VII, LXI, 1957, 1, p. 31-51, la note de Lanfranco Caretti, in V. ALFIERI, *Epistolario*, vol. I, L. Caretti (éd.), Asti, Casa d'Alfieri, 1963, p. 17-19, et, plus récemment, J. LINDON, « Ancora su "l'amore londinese di Vittorio Alfieri" », in *Alfieri revisited*, J. Lindon (dir.), supplément à *The Italianist*, XXI, 2001, p. 66-77.

*Generous Husband*³⁶, et, en avril 1783 encore, en écrivant de Rome à son frère Pietro, Alessandro Verri faisait référence à Alfieri comme au célèbre protagoniste de cette affaire³⁷. Ce scandale mit vraisemblablement fin à tout espoir d'une carrière dans la diplomatie et Alfieri fut obligé de se replier sur la carrière militaire qu'il abhorrait.

Le quatrième aspect concerne les raisons d'une absence si longue de Turin. Hormis un bref séjour, entre l'automne 1768 et le printemps 1769, Alfieri, qui avait quitté la ville à l'automne 1766, n'y revint qu'en mai 1772. Cette absence coïncide avec les dernières années du règne de Charles-Emmanuel III et de son puissant ministre, Jean-Baptiste Laurent Bogino, qui avait été le constructeur d'un État fort et centralisé, inspiré des changements du despotisme éclairé sans toutefois que ceux-ci s'accompagnent des réformes civiles, sociales et économiques qui avaient vu le jour dans d'autres pays européens³⁸. Au contraire, Bogino avait été l'inspirateur des constitutions plutôt répressives de 1770, ce qui explique, en partie au moins, sa méfiance envers la politique des réformes³⁹. Lors de ses voyages, Alfieri se montre fort réservé sur nombre d'États européens qui faisaient figure de modèle du despotisme éclairé. Dès 1769, par exemple, il se montre fort critique envers Frédéric II et compare la Prusse à une « caserne universelle »⁴⁰. Alfieri nourrit donc assez tôt une méfiance envers la possibilité qu'une politique de réformes puisse changer la nature des monarchies absolues. Il ne faut pas non plus négliger qu'il appartient à une génération, celle née après la paix d'Aix-la-Chapelle, qui atteint l'âge adulte au début des années 1770, au moment où l'alliance entre princes éclairés et réformateurs

36 *The Generous Husband, or The History of Lord Lelius and the Fair Emilia. containing likewise the genuine memoirs of Asmodei, the pretended Piedmontese Count, from the time of his birth, to his late ignominious fall in Hyde Park*, Londres, W. Wheeble, 1771, sur lequel voir A. DI BENEDETTO, « Alfieri fuori di casa », art. cité, p. 678.

37 Lettre d'Alessandro à Pietro Verri, datée du 19 avril 1783, reproduite dans E. GREPPI, « Un tragico eminente discusso e giudicato nella corrispondenza privata di due illustri lombardi », *Archivio storico lombardo*, s. III, XXIX, 1902, p. 165-168.

38 Voir G. RICUPERATI, « Vittorio Alfieri, società e stato sabauda », art. cité, p. 14.

39 Sur cet aspect de la politique culturelle du Piémont, voir L. BRAIDA, *Il commercio delle idee. Editoria e circolazione del libro nella Torino della seconda metà del Settecento*, Florence, Olschki, 1995, p. 112 et suiv.

40 V. ALFIERI, *Opere*, vol. I, *Vita scritta da esso*, L. Fassò (éd.), Asti, Casa d'Alfieri, 1951, t. 1, p. 98.

avait déjà commencé à entrer en crise⁴¹. Alfieri se situait donc parmi les opposants à Charles-Emmanuel III et à son ministre Bogino. C'est pourquoi, vraisemblablement, il ne rentra au Piémont que lorsque la mort du vieux roi était imminente. La succession du prince Victor-Amédée III, franc-maçon proche des cercles les plus éclairés, dont la formation s'était inspirée des Lumières, laissait en effet bien augurer d'un renouvellement en profondeur de la société et de la vie politique du royaume⁴². Avec d'autres hommes de lettres qui avaient quitté le pays dans les années 1760 et qui rentrent au Piémont entre 1772 et 1773, Alfieri participe au climat de renouvellement qui accompagne l'avènement de Victor-Amédée III en 1773 et la mise à l'écart de Bogino. Avec ses anciens camarades de l'Accademia, il fonde la Société des sans-guignons (les « sans préjugés »), expression d'une forme de sociabilité à mi-chemin entre libertinage et franc-maçonnerie puis, en 1776, adhère avec la nouvelle génération d'hommes de lettres piémontais à l'Accademia Sampaolina⁴³. À Turin, Alfieri renoue avec Gabriella Faletti di Villafaletto, alors que son mari, Ercole Turinetti di Prié, devient le fournisseur en livres interdits des jeunes « sans-guignons »⁴⁴. Néanmoins, les espoirs d'un changement politique s'essoufflèrent rapidement et, en 1777, après l'affaire Denina (condamné et incarcéré à son retour en Piémont pour avoir publié en Toscane un ouvrage avec autorisation de la censure grandducale mais sans permission du roi de Sardaigne)⁴⁵, Alfieri, suivi par un certain nombre de ceux qui avaient cru dans le changement, abandonne définitivement le pays. Depuis trois ans, Alfieri avait quitté l'armée et décidé de se consacrer entièrement à une carrière d'écrivain qu'il concevait comme la seule forme possible d'opposition au despotisme quand l'action politique n'est pas praticable.

41 Pour une périodisation générationnelle des écrivains italiens de la seconde moitié du XVIII^e siècle, voir M. CERRUTI, « Dalla fine dell'antico regime alla Restaurazione », in *Letteratura italiana*, vol. I, *Il letterato e le istituzioni*, Turin, Einaudi, 1982, p. 391-432, notamment p. 391-395.

42 M. CERRUTI, « Letteratura e intellettuali », in *Storia di Torino*, vol. V, *Dalla città razionale alla crisi dello Stato d'Antico Regime (1730-1798)*, G. Ricuperati (dir.), Turin, Einaudi, 2002, p. 883-918, notamment p. 894.

43 Voir les travaux de G. PAGLIERO, « Le accademie letterarie », *ibid.*, p. 979-1004, et M. CERRUTI, « Letteratura e intellettuali », art. cit., p. 898-899.

44 G. RICUPERATI, « Vittorio Alfieri, Società e Stato Sabauda », art. cité, p. 33.

45 L'affaire, étudiée par C. DIONISOTTI, *Appunti sui moderni*, Bologne, Il Mulino, 1988, p. 11-31, a été abordée à nouveau par M. CERRUTI, « Letteratura e intellettuali », art. cité, p. 900-901.

La décision d'abandonner le Piémont va de pair chez Alfieri avec le choix de devenir un écrivain de langue italienne. Il faut alors lire le refus du français non pas comme une anticipation de son *misogallismo* (une interprétation qui fut suggérée dans ses dernières années par Alfieri lui-même), mais comme la manifestation la plus aiguë du refus du Piémont et de son régime despotique. N'oublions pas que le français était la langue officielle de la cour de Turin et qu'Alfieri le percevait comme la langue propre à un système politique, celui du despotisme éclairé, qu'il fustigeait violemment. Dans les années 1770, lorsqu'il cesse d'utiliser le français et commence à se tourner vers la tradition littéraire italienne, Alfieri est encore sans ambiguïtés le pourfendeur des tyrans. Ainsi, le refus du français ne se colore d'accents antirévolutionnaires qu'après 1792, c'est-à-dire presque vingt ans après sa conversion linguistique. En 1772-1776, le problème d'Alfieri est davantage celui de se débarrasser du Piémont que de stigmatiser la France; de même, dans la *Vie*, son autobiographie, le choix de « se défranciser » est lié de manière indissoluble au choix de se « dépiémontiser »⁴⁶.

Pour se soustraire totalement à ses obligations de vassal du roi de Sardaigne et acquérir la pleine liberté d'imprimer ses ouvrages (limitée par les constitutions de 1770), Alfieri décida alors de renoncer à ses biens féodaux. Il en fit la donation à sa sœur Giulia en échange d'une pension annuelle et d'un capital qu'il placera de préférence dans la dette publique française. Alfieri murit cette décision en Toscane à l'automne 1777, officiellement après avoir connu la comtesse Louise Stolberg-Guedern, épouse malheureuse du prétendant d'Angleterre Charles Édouard Stuart, vite devenue son amie. En réalité, il est vraisemblable qu'il était parti au printemps 1777 en ayant déjà à l'esprit cette décision (comme le laisserait entrevoir une annotation apposée sur son exemplaire de l'édition des satires de Juvénal imprimée par Baskerville en 1761⁴⁷ et son activité d'écrivain, devenue compromettante par rapport

46 Sur le choix de quitter le Piémont, voir les observations de G. RICUPERATI, « Vittorio Alfieri, Società e Stato Sabauda », art. cité, p. 8, 13-14 et 26-27.

47 *D. Junii Juvenalis et Auli Persii Flacci Satyræ*, Birminghamiae, Typis Johannis Baskerville, 1761 [Montpellier médiathèque centrale émile-Zola, 10814 Rés.]. À la fin du texte des *Satires*, Alfieri annota : « Die Novembris 1777. Florentia. Tunc firmiter cogitans de terra natali omnino reliquenda : tum ad civilem libertatem mihi cœmendam ; tum ad novo amori, qui postea perpetuum mihi evasit, inserviendum. »

au nouvel entourage du roi) et il ne fait pas de doutes qu'elle munit bien avant la rencontre avec la comtesse d'Albany⁴⁸. Ce sont le séjour à Sienne, à l'été 1777, et la connaissance qu'il y fit du cercle se réunissant chez Teresa Regoli Mocenni, qui furent déterminants⁴⁹.

Dans la seconde moitié du XVIII^e siècle, Sienne connaît, en effet, une saison de renouvellement culturel extraordinaire aussi bien par sa production éditoriale exceptionnelle que par les livres qui y circulent. Dans la ville toscane, Alfieri entre en contact avec un groupe d'hommes de lettres de sentiments républicains qui sont favorables aux projets personnels de réforme souhaités par Pierre Léopold de Toscane⁵⁰. Depuis quelques années, ils réfléchissent aux différents systèmes de gouvernement et notamment à une évolution constitutionnelle du gouvernement toscan⁵¹ : il s'agit d'une réflexion alimentée par la publication *alla macchia* – une initiative directement inspirée par Pierre Léopold – de la traduction d'une série de textes philosophiques politiques parfois choisis parmi les plus radicaux de l'époque⁵².

- 48 Marco Cerruti a avancé une hypothèse intéressante pour expliquer la décision d'Alfieri de quitter définitivement le Piémont au printemps 1777, bien avant sa rencontre avec la comtesse d'Albany et les amis siennois (M. CERRUTI, « Alfieri a Torino (1772-77) fra conversazioni letterarie, crocchi e assemblee », in *Per Antigone. Vittorio Alfieri nel 250° anniversario della nascita*. Convegno di studi (Turin, 25-26 février 1999), P. Trivero (dir.), Turin, Université de Turin, 2002, p. 9-20). Le spécialiste a abordé à nouveau le problème dans *Id.*, « Letteratura e intellettuali », art. cité, p. 900-901.
- 49 Parmi les contributions les plus récentes sur le cercle des amis siennois d'Alfieri, voir E. DE TROJA, « Vita e scrittura nelle lettere agli amici di Toscana », in *Alfieri in Toscana*. Atti del convegno internazionale di studi (Florence, 19-21 octobre 2000), G. Tellini et R. Turchi (dir.), Florence, Leo Olschki, 2002, vol. I, p. 369-384, et A. FABRIZI, « Alfieri e i letterati toscani », *ibid.*, vol. II, p. 647-735, notamment p. 690-699.
- 50 Voir les études de R. PASTA, « Il "Giornale Letterario" di Siena (1776-1777) e i suoi compilatori », *Rassegna Storica Toscana*, XXIV, 1, 1978, p. 93-135, de G. CATONI, « Stampa e università nella Siena dei Lumi », *Studi senesi*, XCI, 1979, p. 92-116, de M. DE GREGORIO, « "Le bindolerie pazzine". L' "editio princeps" delle "Tragedie" alfieriane e la tipografia Pazzini Carli », *Studi Settecenteschi*, V, 9, 1987, p. 59-92, et l'étude de S. LANDI, *Il governo delle opinioni. Censura e formazione del consenso nella Toscana del Settecento*, Bologne, Il Mulino, 2000.
- 51 Sur le rôle de Sienne dans les projets de réforme économique et politique de Pierre Léopold et de son ministre, Gianni, voir B. SORDI, *L'amministrazione illuminata. Riforma delle comunità e progetti di costituzione nella Toscana leopoldina*, Milan, Giuffrè, 1991, p. 252-268.
- 52 S. LANDI, « Editoria, potere, opinione pubblica in Toscana nell'età delle riforme : il caso senese », *Ricerche storiche*, XX, 1990, p. 295-338 ; *Id.*, *Il governo delle opinioni, op. cit.*, p. 269-287. Les enquêtes de Sandro Landi ont été confirmées et développées par L. MACÉ, « L'édition clandestine dans la Toscane des réformes : le cas de

C'est dans ce climat culturel vif et extrêmement ouvert qu'Alfieri conçoit, durant l'été 1777, ses deux principaux traités politiques : *De la tyrannie* (imprimé en 1790) et *Du prince et des lettres* (imprimé en 1789). Le premier traité étudie le fonctionnement du pouvoir absolu pour démasquer les tyrannies modernes en montrant que leur nature ne diffère guère de celle des tyrannies anciennes. Alfieri veut montrer, contre la thèse de Montesquieu, qu'en réalité les monarchies de l'Europe moderne sont beaucoup plus dangereuses parce que, par leur douceur, elles endorment les esprits et empêchent la révolte qui est le fruit de la cruauté du despote et le seul moyen de mettre fin à une tyrannie⁵³.

Ce traité est extrêmement important parce qu'il nous permet de nuancer l'interprétation « aristocratique » de la pensée politique d'Alfieri. Si la cible principale de la thèse qui assimile toute monarchie à une tyrannie est Machiavel et sa distinction entre mauvais tyrans et bons princes (thèse développée dans le chapitre X du livre I des *Discours*), la deuxième cible du traité d'Alfieri est Montesquieu, et notamment l'idée selon laquelle l'aristocratie serait la seule entrave efficace contre la transformation de la monarchie en despotisme. Alfieri, au contraire, inscrit sa propre théorie politique dans le cadre d'une critique des corps intermédiaires : pour lui, ce n'est que l'aristocratie et la dialectique qu'elle entretient avec le peuple qui constituent le fondement de la tyrannie⁵⁴.

La thèse selon laquelle Alfieri formulerait la nécessité d'une « aristocratie » républicaine en s'inscrivant dans l'opposition de la noblesse au processus de centralisation du pouvoir monarchique⁵⁵ – une thèse qui, par ailleurs, reviendra à plusieurs reprises dans le débat politique du XIX^e siècle⁵⁶ – ne trouve donc pas de confirmation, puisque

Voltaire», *La Lettre clandestine*, VII, 1998, p. 237-257, et *Id.*, « Giuseppe Pelli Bencivenni collectionneur et lecteur », *La Lettre clandestine*, XII, 2003, p. 159-175.

53 Voir G. RANDO, « La Tirannide di Vittorio Alfieri e la crisi del dispotismo illuminato », in *Id.*, *Tre saggi alfieriani*, Rome, Herder, 1980, p. 11-66.

54 Voir C. DEL VENTO, « Il Principe e il Panegirico. Alfieri tra Machiavelli e De Lolme », *Sei-Settecento. Rivista di letteratura italiana*, I, 2006, p. 149-170.

55 Comme l'a soutenu N. JONARD, « Les fondements de la révolte alférienne », *Italianistica*, IV, 1975, p. 273-303, notamment p. 273-285, qui a inséré la révolte d'Alfieri dans le cadre de la révolte antidespotique de l'aristocratie française de la première moitié du XVIII^e siècle à laquelle Montesquieu aurait fourni un fondement théorique.

56 Voir encore A. DI BENEDETTO, « La "Repubblica" di Vittorio Alfieri », art. cité.

manque son élément politique fondamental : la défense de la fonction de l'aristocratie héréditaire dans le cadre d'un régime monarchique sur laquelle Montesquieu avait bâti sa théorie politique. Pour Alfieri, il ne fait pas de doute que toute aristocratie « héréditaire » constitue un danger potentiel et cela même dans un régime comme celui de l'Angleterre où l'aristocratie, bien qu'« avantageusement tempérée », continuait de constituer un danger pour la liberté de ce pays (*De la tyrannie* I 11, § 6).

Cette réflexion se développe tout au long des années 1780 qui marquent la crise définitive du despotisme éclairé et de la collaboration entre les réformateurs et les gouvernements et qui voient la montée d'une opposition de plus en plus nette à tout pouvoir autocratique. Alfieri nourrit sa réflexion à travers la lecture du courant constitutionnaliste français, de Mably à De Lolme⁵⁷, et parvient non seulement à la conclusion que le seul régime juste est un régime constitutionnel, mais surtout qu'il n'y a pas d'autres moyens d'y parvenir que par un conflit violent – comme il l'explique à la fin de son traité *De la tyrannie* – ou par un acte volontaire de la part du prince. Cette dernière issue est évoquée d'une façon ambiguë dans le *Panégyrique de Trajan par Pline*, rédigé par Alfieri en 1785 et publié à Paris – où l'écrivain s'était installé dès le mois de décembre 1786 –, en italien et en français en 1787, à l'époque des débats suscités par la chute du ministère Calonne et les projets de réforme de Loménie de Brienne⁵⁸.

La thèse centrale du *Panégyrique* – suggérée vraisemblablement par les projets de constitution promus par Pierre Léopold de Toscane au début des années 1780 – est que le souverain, s'il veut faire figure d'homme juste, doit renoncer au pouvoir absolu et restaurer ainsi la république. Pour Alfieri, en effet, le prince juste n'existe pas car s'il était tel il cesserait de fait d'être un prince, c'est-à-dire un tyran. La thèse s'inspirait du courant constitutionnel du XVIII^e siècle : aucun monarque qui se soumet à la loi ne peut subsister et, de ce point de vue, une monarchie constitutionnelle se rapproche de la république. Par ailleurs, Alfieri, fidèle à ce courant, n'hésite pas à définir l'Angleterre

57 Voir encore G. RANDO, « La *Tirannide* di Vittorio Alfieri », *op. cit.*

58 Voir C. DEL VENTO, « La première fortune d'Alfieri en France : de la traduction française du *Panégyrique de Trajan par Pline* (1787) à la traduction des *Cœuvres dramatiques* (1802) », in *Vittorio Alfieri et la culture française, op. cit.*, n. s., 50, 1-2, 2004, p. 215-228, notamment p. 215-219.

comme une « république » (*De la tyrannie*, I 11, § 6)⁵⁹. Le sens de la fiction fut du reste éclairci par Alfieri lui-même dans la lettre qu'il songea à envoyer Louis XVI en mars 1789 : détruire de sa propre initiative l'affreux despotisme que l'on a exercé en son nom⁶⁰.

Néanmoins, en 1789, face au refus opposé par Louis XVI à une solution constitutionnelle à la crise financière et politique qui accablait la France, Alfieri sera confronté plutôt à la première option, celle d'un heurt violent. Dans les toutes dernières pages du traité *De la tyrannie*, écrites sous la pression des événements de l'été et de l'automne 1789, Alfieri semble ne plus douter que « [...] la violence et quelques injustices apparentes sont davantage nécessaires au moment de la fondation d'un gouvernement libre sur les ruines d'un gouvernement qui était injuste et tyrannique que pour établir une tyrannie sur les ruines de la liberté » (*De la tyrannie*, II 8, § 5). Et, quelques pages après, il conclut en célébrant la valeur maïeutique de la violence révolutionnaire :

Dès lors qu'elle [la liberté naissante] parvient à prendre corps par quelque heureuse circonstance, puisqu'elle ne doit négliger l'occasion de mettre des racines aussi profondes que solides, elle est malheureusement obligée d'abattre tous ces nombreux scélérats qui ne peuvent plus redevenir citoyens mais qui peuvent corrompre ou en empêcher de nombreux autres. Cela est une déplorable nécessité [...] et si, à première vue, ce souhait peut paraître inhumain, inique voire scélérat, il faut réfléchir à ce que les changements les plus importants ne peuvent jamais se produire parmi les hommes [...] sans beaucoup de dangers et de préjudices ; et que les peuples passent de la servitude à la liberté bien plus difficilement que de la liberté à la servitude sans que cela ait coûté beaucoup de larmes et encore plus de sang (et pas autrement). [...] Et le jour arrive [...] où un peuple qui était déjà opprimé et avili, devenu libre, heureux et puissant, bénit enfin les massacres, les violences et le sang grâce auxquels une génération illustre et notable d'hommes libres et vertueux jaillit de plusieurs générations exécrables d'hommes asservis et corrompus. (*De la tyrannie* II 8, § 6)

59 Sur ce point et sur les rapports entre la pensée politique d'Alfieri et le courant constitutionnel français, voir encore C. DEL VENTO, « Il Principe e il Panegirico », art. cité, p. 157-159.

60 La lettre à Louis XVI est reproduite in V. ALFIERI, *Epistolario*, L. Caretti (éd.), vol. III, 1799-1803, Asti, Casa d'Alfieri, 1989, p. 196-197. Voir également *Id.*, « Due lettere alfieriane: tra inedito e romanzesco », *Annali Alfieriani*, IV, 1985, p. 7-12 (maintenant in *Id.*, *Studi sulle lettere alfieriane*, A. Fabrizi et C. Mazzotta (éd.), Modène, Mucchi, 1999, p. 193-201).

Ce sont ces dernières pages qui firent écrire à Claude-Bernard Petitot, dès 1800, que « l'exagération des principes qui ont dominé en 1793 ne pourrait donner qu'une faible idée » des thèses de la *Tyrannie* et des « sentiment féroces » de son auteur qu'on pouvait « excuser dans une tragédie » mais qui « faisaient par contre partie de ses principes »⁶¹. Deux ans plus tard, dans la préface à sa traduction des tragédies, Petitot n'hésita pas à ajouter, avec une certaine satisfaction au demeurant, que les principes qu'Alfieri avait répandus « dans ses premiers ouvrages », « encore plus exagérés que ceux de nos plus ardents révolutionnaires » et « qu'il eut le malheur de voir pratiquer », il les « abjura aussitôt qu'il en eut aperçu les conséquences », et qu'ils « furent pour lui une source perpétuelle de regret et de repentir »⁶².

Petitot ne pouvait pas connaître le *Misogallo*, qui ne fut publié qu'en 1814 dans une édition pirate. Le critique littéraire faisait référence aux palinodies de l'écrivain, dont le bruit avait couru dès son arrivée à Florence à l'automne 1792, après qu'il eut abandonné précipitamment Paris, et il répondait à tous ceux qui, après 1795, l'avaient célébré comme « poète penseur », voire comme prophète de la Révolution⁶³.

Mais comment passe-t-on des dernières pages du traité *De la tyrannie*, où Alfieri analyse avec une lucidité déconcertante la fonction de la violence révolutionnaire et en fait presque l'apologie, à celles du *Misogallo* ?

Le *Misogallo* est un pot-pourri de différents genres qui rassemble cinq textes en prose, une ode et de nombreux sonnets et épigrammes inspirés par les événements qui marquèrent les années comprises entre l'insurrection parisienne de 1789 et l'occupation française de Rome en février 1798⁶⁴. De cet ouvrage qui lui procura une réputation

61 [C.-B. PETITOT], « D'Alfieri et de la Tragédie », *Mercur de France*, V, 16 Thermidor An 8, p. 349-357, notamment p. 352-353.

62 *Œuvres dramatiques du comte Alfieri, traduites de l'italien, par C.-B. Petitot*, Paris, chez Giguet et Michaud, 1802 (an 10.), vol. I, p. XIV.

63 Le prototype de cette appropriation de la part des cercles néojacobins et démocrates fut l'écrivain A. DUVAL, « Du poète Alfieri et de sa tragédie de *Timoléon* », *Décade philosophique, littéraire et politique*, 3^e année républicaine, 3^e trimestre, n° 9 (30 Floréal), p. 347-353 ; 3^e année républicaine, 3^e trimestre, n° 40 (10 Prairal), p. 414-422. La définition citée se lit dans la première partie, p. 352.

64 On peut lire le *Misogallo* dans V. ALFIERI, *Scritti politici e morali*, éd. citée, p. 191-417. Pour les aspects formels du *Misogallo*, voir A. FABRIZI, *Id.*, « Il "Misogallo" di Vittorio Alfieri », in *Il prosimetro nella letteratura italiana*, A. Comboni et A. Di Ricco (dir.), Trente, Dipartimento di scienze filologiche e storiche, 2000, p. 489-542.

d'antifrançais, Alfieri publia de manière anonyme un extrait dès 1799, lors de l'occupation austro-russe de la Toscane, mais la première édition complète ne parut, posthume, qu'en 1814.

Une clé de lecture indispensable du *Misogallo* (dont le titre s'oppose en chiasme aux célèbres *Vœux d'un Gallophile* d'Anacharsis Cloots, 1785-1786)⁶⁵ est la gravure qui se trouve au frontispice et qui représente un vaste poulailler où règne la plus grande confusion : ici, des poules tuent des coqs ; là-bas, des coqs tuent à leur tour des poules ; ailleurs, les coqs et les poules s'entretuent. Cette planche symbolique, qui s'inspire de précédents illustres (depuis la *Dipintura dei tre Mondi* qui introduit et synthétise la *Scienza Nuova*), représente la France révolutionnaire (les révolutionnaires eux-mêmes s'étaient approprié l'équivoque sémantique d'origine latine entre les « Gaulois » – *Galli* – et le « coq » – *gallus*). Un hibou, posé sur une sabine (allusion parodique à l'arbre de la Liberté), un arbuste utilisé en médecine pour ses propriétés abortives (il symbolise l'enfantement raté de la liberté), joue de la trompette, et de la trompette sortent les mots « Ils s'organisent » (à mettre en rapport avec l'épigramme XLI, où Alfieri explique que le verbe « organiser » doit être interprété « métaphoriquement », dans le sens « mettre en parfaite harmonie entre elles les différentes parties politiques de l'état » ; *Misogallo*, ép. XLI, n° 59)⁶⁶. En mélangeant, comme dans *L'Aigle et le Hibou* de La Fontaine, les attributs de l'oiseau infernal et de la chouette, il symbolise le héraut des événements révolutionnaires et le prophète d'une harmonie réfutée par le présent et rejetée par l'avenir. En arrière-plan, de nombreux rassemblements de lapins s'échappent de partout. Il s'agit des armées des coalisés battues par les Français. Ici, la satire gallophobe s'élargit à toute l'Europe, jugée très sévèrement par Alfieri qui reverse sur les états de la Coalition (« prêts à courber le dos et plier les genoux » ; *Misogallo*, ép. XXII, v. 10)⁶⁷ les accusations injurieuses de couardise initialement réservées aux Français. Seul, sur le devant de la scène, demeure un lion couché, majestueux, qui observe. C'est l'Angleterre qui, dans cette figuration allégorique qui dessine l'Europe touchée par la Révolution, représente

65 A. CLOOTS, *Vœux d'un gallophile... Par Jean-Baptiste, baron du Cloots du Val de Grace*, Amsterdam, s. n., 1786.

66 V. ALFIERI, *Scritti politici e morali*, éd. citée, p. 374.

67 *Ibid.*, p. 334.

la seule voie entre une France mise sens dessus dessous par la Révolution et incapable de trouver la voie d'un régime politique stable et les états d'Ancien Régime qui ne représentent pas une alternative crédible⁶⁸.

Il ne fait aucun doute que la critique féroce de l'écrivain qui désavoue bruyamment les illusions exprimées seulement quelques temps plus tôt dans son ode *Parigi sbastigliato* (1789) vise, bien sûr, la France et la Révolution, un hendiadys renforcé par la déception éprouvée devant la manière dont les événements avaient dégénéré et la rançœur causée par le nombre des victimes. Néanmoins, elle vise également toutes les nations européennes, les tyrans anciens et les tyrans récents, les dominateurs et les oppresseurs, dans un tourbillon qui unit le désespoir, la haine et le dénigrement auquel seul s'oppose le mythe d'une Italie future, finalement « vertueuse, magnanime, libre et une » (*Prosa Prima*)⁶⁹, dans laquelle réside désormais tout l'espoir d'Alfieri de voir un jour réalisés ses idéaux. La France, en revanche, incarne pour Alfieri le symbole vivant de la faillite d'un songe – la concrétisation des principes de liberté et de démocratie proclamés dans le traité *De la tyrannie* – et les jugements cinglants du *Misogallo* semblent chercher désespérément dans le génie de la nation française la justification de cette faillite. Alfieri exprime alors, dans la *Prosa seconda*, une haine mortelle envers ceux qui avaient souillé son utopie politique :

La liberté [...] et les Français, deux choses dans lesquelles aussi bien par un instinct naturel d'abord et par une expérience longue et mûrie ensuite, j'ai placé mon amour et ma haine, se retrouvent aujourd'hui (seulement aux yeux des sots) apparemment réunies. C'est pourquoi je suis aujourd'hui obligé [...] de démontrer par certains faits qu'on ne peut pas aimer la liberté, ni la connaître sans abhorrer les Français. Si dans les circonstances actuelles je me taisais, un jour peut-être un quelconque esclave déguisé en homme pourrait suspecter ou feindre de croire que dans les faits je déteste la liberté que j'ai célébrée dans mes écrits; ou bien que j'approuve la liberté contaminée des Français; ou que finalement je ne connais ni ceux-ci ni celle-là.⁷⁰

Le refus de la Révolution française qui, du moins dans la direction qu'elle avait prise, constitue le fil unitaire de l'ouvrage n'implique pas

68 Pour une interprétation plus exhaustive de cette gravure, voir C. MAZZOTTA, « L'Europa imbestiata. Il "Rame" misogallico », in *Vittorio Alfieri e la cultura piemontese*, *op. cit.*, p. 503-514.

69 *Ibid.*, p. 198.

70 *Ibid.*, p. 210-211.

forcement le refus de son libéralisme. Preuve en est le fait qu'au fil des pages Alfieri cherche dans l'histoire (Sparte et la Rome républicaine) et dans les temps modernes (l'Angleterre) la démonstration que son idéal de liberté peut encore trouver, comme par le passé, une réalisation concrète. L'entreprise de dénigrement qui frappe la France révolutionnaire doit donc être ramenée au refus de croire que les idées qu'il avait exprimées avec autant de force n'étaient qu'une pure utopie.

Il ne faut donc pas mal interpréter le sens de la petite œuvre alfierienne : la déception exprimée devant la direction prise par les événements révolutionnaires ne suppose aucunement son adhésion aux raisons de la réaction. En effet, s'il est vrai que, dans son testament du 1^{er} janvier 1799, Alfieri priait « la comtesse d'Albany de faire immédiatement imprimer en Angleterre le *Misogallo* et de le diffuser très abondamment dans toute l'Italie, afin qu'il serve de commentaire et de contrepoison à toutes les interprétations et conséquences désastreuses qui pourraient provenir de la publication du *Prince* et de la *Tyrannie* »⁷¹, deux ans plus tard le poète s'empressera de réaffirmer solennellement les idées qu'il avait énoncées dans les deux traités (*De la tyrannie* et *Du prince et des lettres*) dans une lettre à l'abbé de Caluso qui en avait vraisemblablement désapprouvé le contenu :

Le moteur de ces livres fut la vigueur de la jeunesse, la haine de l'oppression, l'amour de la vérité ou de ce que je croyais tel. Le but [en] fut la gloire de dire la Vérité, de la dire avec force et nouveauté, de la dire en croyant être utile. Le raisonnement de ces livres me paraît lié par une chaîne et déduit, et plus j'y ai pensé par la suite, plus il m'a semblé authentique et fondé; et si l'on m'interrogeait sur de tels sujets, je dirais à nouveau la même chose, ou je me tairais. Mais devait-on pour autant jamais imprimer et publier de tels écrits? Le premier je dis que non; je blâme qui l'a fait; je loue l'interdiction et la persécution affligée aussi bien au livre qu'à l'auteur et à ceux qui ont coopéré [à cette entreprise] de quelque manière que ce soit. [...] En deux mots, j'approuve à nouveau solennellement presque tout ce qui est dans ces livres; mais je condamne sans pitié celui qui les a faits et les livres eux-mêmes, parce qu'il n'y avait pas besoin qu'ils fussent; et le dommage peut être bien plus grand que l'utilité. Et je finis en ajoutant que je me suis vraisemblablement trompé et que je me trompe encore en approuvant tout ce qui se trouve dans ces [ouvrages]; mais je dis qu'on peut l'approuver dans la mesure où je l'ai écrit *ex corde*

71 V. ALFIERI, *Vita*, éd. citée, t. 2, p. 310.

[du fond du cœur], et avec le sentiment intime qu'il en était ainsi à mes yeux; mais cela ne prouve pas qu'il en était ainsi en soi.⁷²

Au *Misogallo*, Alfieri lègue aussi sa définition de «république» qu'il avait toujours hésité à formuler dans ses précédents ouvrages :

République – dit-il dans un des sonnets qui composent l'ouvrage, le XVI – est la terre où les lois divines sont le fondement des lois humaines et leur bouclier; où nul homme ne peut devenir féroce contre un homme impunément, et où chacun trouve ses limites : où il n'y a personne qui m'opprime ou qui se soumette; où je peux ouvrir entièrement mon cœur et mon esprit; où je ne peux pas être dépouillé de mes biens; où le but de chacun est le bien commun. La république est la terre où les mœurs demeurant pures sont vigoureuses, où seul le juste prévaut et les tristes ne se réjouissent que des chagrins des autres. – Es-tu une république, ô troupeau gaulois, qui sert maintenant silencieux de misérables scélérats armés, dont l'ordure pusillanime flotte sur la tienne?⁷³

Il ne fait pas de doute que le modèle de république demeurerait pour Alfieri un régime constitutionnel fondé sur les libertés civiques et la défense de la propriété, inspiré d'une conception classique du libéralisme social («ma liberté se termine là où commence la tienne»), où l'individualisme trouve ses limites dans le bien commun et dans une solidarité nécessaire (seul fondement de la cité, comme le rappelle la citation du deuxième livre de la *République* de Platon en exergue du sonnet) et où le pouvoir politique est confié à une sorte d'aristocratie élective du mérite et non pas du sang. Il est clair qu'à la fin du XVIII^e siècle ce régime («la vraie liberté civile», dira-t-il dans la *Prosa Seconda*)⁷⁴ trouvait sa réalisation plus ou moins parfaite chez les Anglais, qui – comme l'écrit Alfieri dans son dialogue de la *Prosa quarta* entre un Américain, homme libre, et un Français, un affranchi – «somme toute, [...] demeurent le peuple le plus libre et le moins corrompu en Europe»⁷⁵.

Un petit indice montre bien que le modèle politique auquel Alfieri songe derrière le regard désenchanté qu'il porte sur l'expérience révolutionnaire est bien le modèle constitutionnel anglais. Lorsqu'Alfieri,

72 V. ALFIERI, *Epistolario*, éd. citée, vol. III, p. 132-133.

73 V. ALFIERI, *Scritti politici e morali*, t. 3, éd. citée, p. 261-262.

74 *Ibid.*, p. 207.

75 *Ibid.*, p. 302.

en décembre 1799, décide de faire publier anonymement un extrait de son *Misogallo*, il lui attribue le titre de *Contravveleno* (« contre-poison »)⁷⁶, en employant une métaphore, celle du remède, qui revient à plusieurs reprises dans ses dernières années de vie et, notamment, dans ses comédies⁷⁷. La quatrième, qu'il rédigea peu avant sa mort, dans l'été 1803, porte le titre d'*Antidote*⁷⁸. Alfieri y propose un modèle politique constitutionnel qui n'est pas sans rappeler le modèle anglais comme remède « à tous les maux et les horreurs de la licence ensanglantée et de la tyrannie monstrueusement accouplées » qu'il avait si violemment fustigés dans le *Misogallo* (le titre complet de la comédie, *Tre veleni rimesta, avrai l'antidoto* – « Mélange les trois poisons, tu auras l'antidote » –, fait référence au « gouvernement mixte » comme remède aux trois tyrannies de la théorie politique classique, à savoir celles d'un seul, des oligarques, et des multitudes)⁷⁹. Un court-circuit tout à fait significatif qui suggérait, à quelques mois de sa mort, une clé de lecture non réactionnaire pour le *Misogallo*, mais inspirée plutôt d'un libéralisme anglophile.

C'était, d'une certaine façon, la palinodie des odes consacrées à *L'Amérique délivrée*, où il avait condamné les Anglais, qui « par une si longue épreuve avaient compris ce qu'est la Liberté » et, maintenant, « s'étaient fait les esclaves d'envies injustes et despotiques » (I 3, v. 34-37)⁸⁰ en essayant d'écraser la naissante république américaine et, avec elle, l'espoir d'une nouvelle Rome. Malgré son gouvernement despotique (« Pourrons-nous le croire ? Sera-t-il vrai qu'un Roi veuille nous libérer de la servitude ? » ; II 7, v. 97-98)⁸¹, la France avait aidé la jeune nation américaine à s'affranchir du joug anglais. Si la France avait paru être, aux yeux d'Alfieri, la pépinière potentielle d'une nouvelle liberté, cela avait été grâce à des hommes généreux, à ces « cœurs libres » (III 1, v. 15), à ces « esprits nobles et ardents » héritiers des anciens Grecs et Latins (III 2, v. 17-18) qui, tels La Fayette, n'étant pas « nés hommes

76 [V. ALFIERI], *Contravveleno poetico per la pestilenza corrente*, Florence, s. n., 1799.

77 Voir G. SANTATO, « Il pensiero politico alfieriano e l'*Antidoto* », in *Id.*, *Tra mito e palinodia*, op. cit., p. 137-176, notamment p. 137-141 et p. 161-176.

78 V. ALFIERI, *Opere*, éd. citée, vol. XI, *L'Antidoto*, F. Forti (éd.), Asti, Casa d'Alfieri, 1953.

79 *Ibid.*, p. 226

80 V. ALFIERI, *Opere*, éd. citée, vol. IV, *Scritti politici e morali*, t. 2, P. Cazzani (éd.), Asti, Casa d'Alfieri, 1966, p. 78.

81 *Ibid.*, p. 85.

libres, entretiennent pourtant des étincelles [de liberté] dans leurs cœurs, d'où éclate un tel amour de la Patrie que même ceux qui, parmi eux [les Américains], croient en avoir plus n'en ont pas autant» (III 5, v. 75-79)⁸². À l'époque – et les débuts de la Révolution semblèrent un instant le confirmer, comme l'atteste encore le *Parigi sbastigliato* (1790) –, il avait pu espérer que ces hommes auraient su abattre ce despotisme « où seul l'avalissement est salué » (V 6, v. 92)⁸³ et fonder une nouvelle république digne de la liberté d'Athènes et de Rome. La suite des événements devait briser cet espoir et le convaincre que c'était le peuple français, trop abruti par de nombreux siècles d'asservissement pour accéder à la liberté, qui avait fait défaut à la Révolution.

Au fond, la position qu'Alfieri assume envers la Révolution peut se résumer à la question, rhétorique, que l'homme libre pose à l'affranchi : « Un peuple libre peut-il jamais être injurieux, sanguinaire et injuste ? »⁸⁴ Pour Alfieri, les Français sont un peuple d'affranchis qui n'ont jamais ni connu, ni mérité, ni espéré la vraie liberté avant 1789, si bien qu'ils ne peuvent ni l'appliquer ni la pratiquer. Alfieri affirme ne pas appliquer de critères de classe pour définir un homme libre, mais seulement des critères relevant du mérite et de l'intelligence : néanmoins, et le traité *Du prince et des lettres* ne laissait guère de doute à ce sujet, le droit à se définir comme un homme libre dépend en dernier ressort et sans ambiguïté des moyens possédés et de l'art (profession) exercé, comme l'affirmera la pensée libérale du XIX^e siècle. Alfieri applique presque une analyse sociologique. La conclusion est que ni la plèbe ni le Tiers État, celui qu'avec mépris Alfieri appelle la « sesqui-plèbe » (*Satire IV*)⁸⁵, n'ont le moyen d'instaurer la liberté sans tomber dans la tyrannie du nombre.

La liberté ne serait ainsi que l'affaire d'une aristocratie ? La réponse se lit dans la clause du sonnet XXX, là où Alfieri affirme : « Homme

82 *Ibid.*, p. 89.

83 *Ibid.*, p. 99.

84 V. ALFIERI, *Scritti politici e morali*, t. 3, éd. citée, p. 305.

85 *Ibid.*, p. 95-96. Sur les *Satires* d'Alfieri, outre l'édition établie par Clemente Mazzotta dans le t. 3 des *Scritti politici e morali*, citée, ci-dessous, voir au moins les travaux de G. BARBERI SQUAROTTI, « Politica e poesia : le "Satire" », *Annali alfieriani*, IV, 1985, p. 13-38 ; de G. CARNAZZI, *L'altro Alfieri : politica e letteratura nelle Satire*, Modène, Mucchi (Centro nazionale di studi alfieriani. Studi e documenti 9), 1996 ; et ceux de G. SANTATO, « Saggio d'un commento alle "Satire" », *Annali Alfieriani*, VI, 1998, p. 33-84, et *Id.*, « Le "Contre Voltaire" d'Alfieri : la satire "L'antireligioneria" », *Studies on Voltaire and the Eighteenth Century*, Oxford, Voltaire Foundation, XII, 2001, p. 15-46.

affranchi, le vol d'un homme libre ne récompense pas : j'ai acheté la liberté en donnant mes biens ; en volant les biens d'autrui les serfs eurent leur diadème.»⁸⁶ C'est là que se niche la « contradiction » d'Alfieri, celle qui a permis d'affirmer que ses positions seraient assimilables à la vieille opposition nobiliaire, que cela lui aurait permis d'épouser les raisons de la réaction⁸⁷, voire qu'au fond Alfieri aurait toujours été un sympathisant du despotisme éclairé. L'affirmer signifierait néanmoins mal connaître l'œuvre de cet écrivain et sa réflexion politique⁸⁸. Par-delà l'image stéréotypée de l'auteur *misogallico*, la pensée d'Alfieri restait assimilable à la conception anglo-saxonne de la liberté et de son modèle constitutionnel, tel qu'il avait été défini au XVIII^e siècle même dans ses aspects plus classistes, renforcés par le préjugé d'un « ancien » contre le luxe, le commerce et ses richesses qui corrompent la vraie liberté, comme il l'explique dans l'*Épigramme XXVI*⁸⁹ et le rappelle dans la *Satire XII, Le commerce*⁹⁰.

En définitive, pour Alfieri, il n'y avait eu qu'une seule révolution légitime, la Révolution américaine, qui avait été l'œuvre d'hommes libres, libres parce que soumis à une mère-patrie, l'Angleterre, injuste mais libre elle-même, libres parce qu'à l'image des anciens Romains, ce peuple de cultivateurs pacifiques et vertueux n'avait pas encore été corrompu par le luxe et était toujours en lutte pour défendre sa propre liberté⁹¹. En tant que telle, comme en témoignaient les dédicaces à

86 *Ibid.*, p. 316.

87 Comme l'a soutenu V. MASIELLO, art. cité.

88 Comme l'a souligné, à maintes reprises, Arnaldo Di Benedetto (voir au moins « Alfieri e le passioni », in *Id.*, *Le passioni e il limite. Un'interpretazione di Vittorio Alfieri* (1987), Naples, Liguori, 1994, p. 37-66), suivi par Giulio Carnazzi (*op. cit.*, p. 56 et note, p. 71-74), il y a une « cohérence » de fond dans les positions politiques d'Alfieri. La polémique antiphilosophique était déjà implicite – et parfois explicite – dans les traités d'avant la Révolution, où jamais Alfieri ne préconise les solutions des Lumières pour régénérer la société européenne et y instaurer la liberté (comme c'est le cas du *Prince*, I 8).

89 *Ibid.*, p. 339.

90 *Ibid.*, p. 165-172. Sur les liens entre les positions exprimées par Alfieri dans *Le Commercio* et la littérature du XVIII^e siècle sur le sujet, voir C. CHIODO, « Una polemica alfieriana : il commercio », *Le ragioni critiche*, II, 1977, 4, p. 314-316.

91 Sur l'intérêt d'Alfieri pour la révolution américaine et sa lecture à travers le prisme de l'histoire romaine, voir P. BAIRATI, *Alfieri e la rivoluzione americana*, in *Italia e America dal Settecento all'età dell'imperialismo*, G. Spini, A. M. Martellone, R. Luraghi, T. Bonazzi et R. Ruffilli (dir.), Padoue, Marsilio, 1976, p. 67-84, notamment, p. 71-72.

George Washington et au « Peuple italien futur », respectivement apposées en tête du *Brutus I* et du *Brutus II*, la Révolution américaine, véritable héritière de la république romaine, demeurerait le seul modèle d'« amour pour la patrie » pour refonder la liberté parmi les « généreux et libres Italiens »⁹².

L'Italie était la dernière utopie de la pensée d'Alfieri, celle-là même qu'il avait célébrée, en 1789, dans le traité *Du prince et des lettres* :

L'Italie a [...] été sous tous les rapports ce que ne fut jamais aucun autre pays de la terre. Cela prouve que ses habitants, considérés seulement comme une production indigène, y naissent avec un tempérament plus robuste; et les qualités natives des Italiens, tout comme les plantes qui sont dans le même terrain, renaissent toujours les mêmes, quelle que soit la détérioration qui résulte d'une mauvaise culture. Il me semble de plus que l'Italie, par l'état actuel de sa situation politique, est plus favorisée qu'aucune autre puissance. [...] L'Italie en outre a toujours possédé dans son sein, plus, il est vrai, pour en conserver le souvenir que pour en tirer avantage, quelques petites républiques; et, bien que celles-ci soient depuis longtemps privées de toute liberté, elle auront habitué les Italiens à croire qu'un état peut exister sans roi, ce qu'on n'oserait penser dans un pays civilisé, mais corrompu comme la France. [...] Les Italiens ont conservé une certaine fierté de caractère qui perce à travers leur abaissement, et, tout soumis qu'ils sont à la crainte que leur inspire l'oppression, cette oppression n'excite pas moins en eux une généreuse indignation; ils encensent le pouvoir et se prosternent devant lui, mais ils fuient et abhorrent au fond du cœur ceux qui en sont les dépositaires. En cela, les Italiens diffèrent absolument des français. Ceux-ci, comme nation militaire, et avec une apparence moins soumise font la cour à leur souverain, mais ils s'abaissent bien plus par leurs flatteries et par la manière dont ils manifestent l'amour qu'ils ont pour leur maîtres. Toutes ces faibles marques d'une grandeur d'âme assoupie, et non pas éteinte, me font croire, espérer, désirer surtout avec ardeur de voir les Italiens être les premiers en Europe à montrer les lettres sous cet aspect nouveau, digne et vraiment imposant, et les premiers aussi, comme cela ne sera que trop juste, à en recevoir ensuite une Constitution politique aussi grande que durable (*Du prince et des lettres* III 11, §§2-4).⁹³

Ainsi, presque dix ans après, tout en restant cohérent avec lui-même,

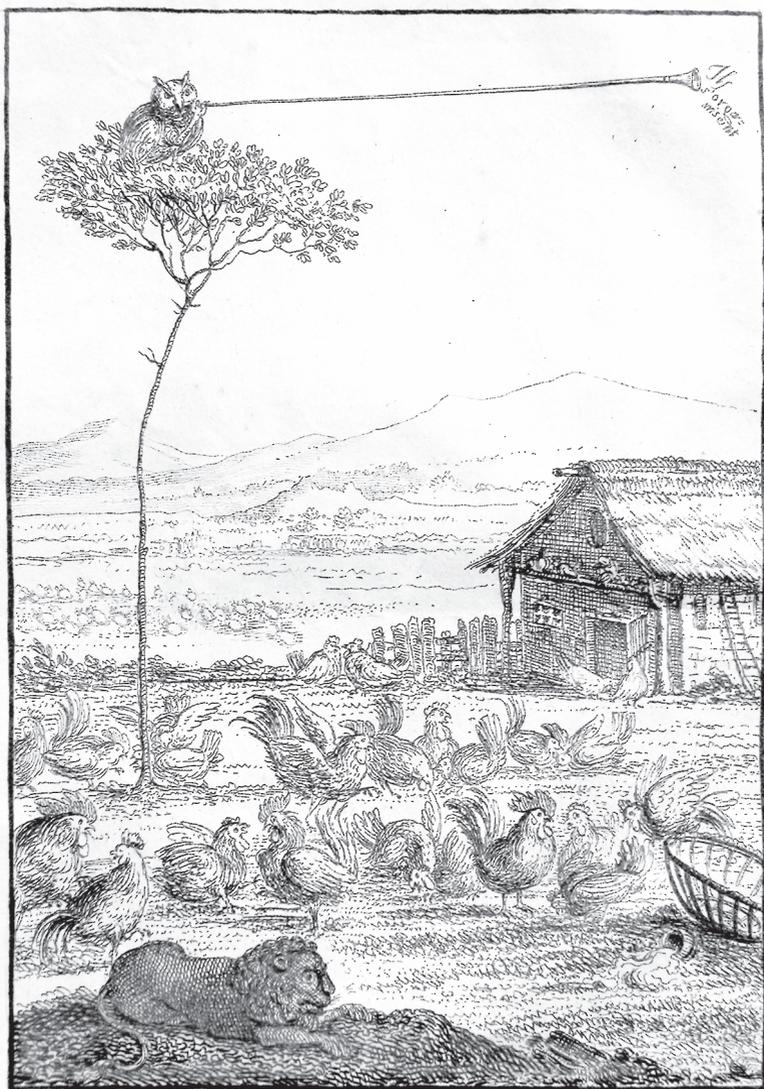
92 V. ALFIERI, *Opere*, éd. citée, vol. XXVII, *Bruto II*, A. Fabrizi (éd.), Asti, Casa d'Alfieri, 1976, p. 29.

93 V. ALFIERI, *Scritti politici e morali*, t. 2, éd. citée, p. 250-252. La traduction est celle proposée dans *Id.*, *Du prince et des lettres*, Paris, Allia, 1989, p. 140-141.

Alfieri pouvait dédier le dernier et le plus disgracieux de ses ouvrages « à l'Italie passée, présente et future » :

Bien que ce petit ouvrage, né par morceaux et au hasard, ne soit rien d'autre qu'un agrégat monstrueux de différents inserts, il ne me semble toutefois pas du tout indigne d'être dédié à toi, ô Italie Vénérable. C'est pourquoi, je souhaite maintenant parler dans cette dédicace courte à ces trois Italies toutes ensemble : à cette auguste Matrone que tu as été si longtemps, siège principal de tout discernement et de toute valeur humaine; et à celle que tu es maintenant, hélas! inerme, divisée, avilie, privée de liberté et impuissante; et à celle vertueuse, magnanime, libre et unie qu'un jour indubitablement tu redeviendras (*Prosa prima*).⁹⁴

94 V. ALFIERI, *Scritti politici e morali*, t. 3, éd. citée, p. 439.



Rame allegorico
(*Il Misogallo. Prose e rime di Vittorio Alfieri da Asti*),
Londra, s. n., 1799 [i. e. Pise, Sebastiano Nistri, 1814].